

Histoire littéraire du XIX^{ème} siècle

✕ Révolutions politiques et instabilité constitutionnelle

Au sortir de la tourmente révolutionnaire, pas moins de sept régimes politiques se succèdent au fil du XIX^{ème} siècle, jalonné par autant de genres, coups d'Etat et épisodes révolutionnaires : le **consulat**, de 1799 à 1804 ; l'**empire** napoléonien de 1804 à 1814 ; la **restauration** (Louis XVIII puis Charles X) de 1814 à 1830 ; la **monarchie de juillet** (Louis-Philippe) de 1830 à 1848 ; la **seconde république** de 1848 à 1852 ; le **second empire** (Napoléon III) de 1852 à 1870 ; enfin la **troisième république** née sur les décombres de la défaite face à l'Allemagne et de la répression trafique de la Commune de Paris (printemps 1871), puis secouée, à la fin du siècle, par de graves crises comme celles du coup d'Etat manqué du général Boulanger (1889) et de l'affaire Dreyfus (1896-19606).

✕ Révolution industrielle et développement économique

Ces soubresauts politiques ont pour toile de fond un spectaculaire développement technique et économique à propos duquel on parle légitimement de « révolution industrielle ». Préparées par le rationalisme expérimental du précédent siècle des Lumières, toutes les grandes disciplines progressent, aussi bien dans le champ de la théorie (comme les thèses de Darwin sur l'évolution des espèces) que dans celui de la pratique (Claude Bernard et la « médecine expérimentale », Pasteur et les vaccins). Les sciences physiques et mécaniques font évoluer rapidement les techniques (chemin de fer, navires à vapeur, machines, moteurs) modifiant le paysage industriel (manufactures, usines) et urbain (grandes villes et banlieues ouvrières).

Parallèlement, le développement de l'industrie et du commerce installe une nouvelle distribution des richesses aux dépens du clergé et de l'aristocratie et au profit principal de la bourgeoisie d'affaires. C'est notamment le temps de l'apparition des premiers grands magasins, des banques qui gèrent les capitaux et de la Bourse qui fait et défait d'immenses fortunes.

✕ Bouleversements et conflits sociaux

Ces transformations, qu'accompagnent les développements de l'instruction (création des lycées, obligation scolaire) et d'une presse moderne mieux diffusée, profitent aux écrivains dont les droits sont désormais mieux reconnus. Beaucoup vivent encore pourtant leur condition d'artiste, depuis les « bohèmes » du romantisme jusqu'aux « poètes maudits » du Second Empire, comme une forme de marginalité douloureuse.

Mais les vraies fractures du corps social, dont témoignent souvent leurs œuvres, résident dans l'écart grandissant entre la bourgeoisie propriétaire des moyens de production et le prolétariat ouvrier, gonflé par le flux de l'exode rural. Les conditions de travail épouvantables, les salaires souvent misérables, l'absence de considération posent au fil du siècle avec une acuité croissante cette question sociale. La révolte des Canuts lyonnais (1836), les premières grandes grèves et les premiers regroupements syndicaux (1862, Première Internationale marxiste) en seront les manifestations les plus spectaculaires.

✕ Défis et engagement du romantisme

Le romantisme domine la première moitié du XIX^{ème} siècle mais la présence d'un Victor Hugo, écrivant vers 1880, montre bien que ce mouvement ne saurait être cantonné dans le seul premier demi-siècle, même si l'échec de la révolution de 1848 a porté un grand coup aux grandes ambitions libérales qui fondaient le mouvement depuis ses origines sous l'Empire. En réalité c'est bien tout le siècle, comme le montre la tenace présence du « Mal du siècle » de Chateaubriand aux « Décadents » des années 1880, qui fut peu ou prou romantique.

Révéléateur de comportements et d'engagements nouveaux, partagé entre élans, audaces et accablants, ce vaste courant européen autant que Français, esthétique autant que littéraire, a engendré un renouvellement majeur des grands genres. Enraciné dans les écrits autobiographiques

été le roman personnel (Chateaubriand), il a vite trouvé le poème lyrique et élégiaque (Lamartine, Vigny, Hugo, Musset), la forme par excellence d'expression de thèmes réactualisés : fuite du temps, amour de la nature, inquiétudes passionnelles ou religieuses. Enfin, il a fait de la forme théâtrale du drame (Hugo, Musset) le cheval de bataille de son « insurrection » contre les formes héritées de la tradition classique.

× **Tentations du réalisme**

Toutefois, dès les années 1830, d'abord en cohérence avec le projet romantique (Stendhal, Balzac) puis sous le second Empire, en réaction contre les excès du lyrisme ou du « Culte du Moi », une réaction se dessine. Le Moi, ses passions, ses rêveries, cède la première place à ce « réel » dont les sciences et les techniques s'emparent avec tant d'efficacité. Encouragés et parfois fascinés, par de grandes théories comme celle du positivisme, l'art en général et la littérature en particulier entrent alors dans l'âge de la représentation réaliste.

Si celle-ci n'est pas sans conséquences sur la poésie (Doctrine « L'art pour l'art » et Mouvement « parnassien ») ou le théâtre (comédie de mœurs), c'est dans le roman qu'elle donne la pleine mesure de ses effets. De génération en génération, une évolution s'y dessine : réalisme d'observation psychologique et social chez Stendhal et Balzac ; réalisme documentaire d'un Flaubert travaillé par toutes les « angoisses » de l'écriture ; réalisme expérimentale de Zola et des naturalistes, fécondé par les grands mythes, comme ceux de l'argent ou de la machine, dont est désormais porteuse la modernité du siècle.

× **Modernité, symbolisme et décadence**

C'est d'ailleurs au nom de cette modernité, décrite par Baudelaire puis Rimbaud comme une chance et une fatalité, que se dessinent dans le dernier tiers du siècle une autre réaction contre les risques que font courir les puissances de la technique et de la science. Principalement présente dans les œuvres des poètes dits symbolistes (Verlaine, Mallarmé), cette réaction témoigne de la nécessité de remettre en cause et de « soupçonner » le réel autant que de se laisser fasciner par lui ; elle exige de glisser dans ses failles à la découverte d'un « ailleurs » imaginaire ou idéal.

Les dernières années de la période, sous le contre-coup de la défaite militaire de 1870, des « affaires » et de la crise économique, donnent au paysage culturel français une allure troublée. Outre une guerre des sexes se traduisant par une misogynie exacerbée dans les arts visuels, elles voient coexister les adeptes d'un naturalisme « repentis » (Huysmans), ceux d'un symbolisme qui tend au mysticisme à l'idéalisme visionnaire ou au fantastique (Barbey d'Aurevilly).

A partir de 1880, le mot de décadence désigne ainsi le mouvement d'exaspération d'un certain nombre d'angoisses individuelles ou collectives que les dernières créations théâtrales du siècle très contrastées (Jarry, Claudel), vont léguer en héritage au XX^{ème} siècle.